

Trésor littéraire cistercien

BERNARD DE CLAIRVAUX, *SERMON 27 SUR LE CANTIQUÉ**

TU AS DILATÉ MON CŒUR

Qui ne rêve d'espace ? Qui n'espère se trouver un jour enfin vraiment au large ? Qui ne sent son cœur d'enfant vibrer lorsqu'on évoque un « royaume », un monde spacieux, sans limites ni clôture ? Plus encore, qui ne désire trouver au-dedans de soi cet espace, cette existence dilatée, où l'on pourrait se vivre comme un espace d'accueil immense et sans frontière ? Se dilater à la mesure du ciel, devenir ciel ! Aimer largement, gratuitement, d'un amour qui rayonne et se diffuse sans rencontrer d'obstacle, car, Bernard nous l'affirme, « la mesure d'aimer, c'est d'aimer sans mesure¹ ».

Dans le fleuve ample, majestueux des *Sermons sur le Cantique des cantiques*, il est bon de s'arrêter, de donner son attention à une page ou deux, pour en percevoir la vigueur, la structure ferme et précise. L'ensemble de l'œuvre dégage alors pour nous une force nouvelle. Du dedans, nous rejoignons ainsi le cœur et de l'œuvre et de l'auteur. Je voudrais le montrer ici avec cet extrait du *sermon 27*.

L'auteur, en maître spirituel, propose une béatitude : il invite ses disciples, ses lecteurs, à s'avancer vers le bonheur qu'il évoque devant eux. Il les exhorte à grandir vers cet horizon qu'il montre, et en bon pédagogue il énumère les conditions requises et donne des repères qui balisent le chemin de croissance.

*
* *

* On trouvera le texte latin dans l'édition des *SBO I*, texte repris dans les Sources Chrétiennes 431, *Sermons sur le Cantique*, tome 2. On se reportera à cette édition pour les nombreuses références bibliques.

¹ Cf. *Dil I*, 1.

Une béatitude : Dieu habite en l'homme juste

9.2 Heureuse cette âme à qui le Seigneur dit : *Viens, mon élue, et je placerai en toi mon trône.* – Mais pourquoi maintenant t'attrister, ô mon âme, et pourquoi mettre le trouble en moi² ? Tu penses que tu ne pourrais trouver toi aussi à l'intérieur de toi un lieu pour le Seigneur ? – Mais quel lieu en nous pourrait convenir à sa gloire et être capable d'accueillir sa grande majesté ? [...]

9.3 Pourtant si le Seigneur me faisait la faveur d'enduire mon âme aussi de l'huile de sa miséricorde et ainsi l'étendait comme une peau qui se dilate lorsqu'on l'imprègne d'huile, de sorte que je puisse dire moi aussi : *J'ai couru sur le chemin de tes commandements, car tu as dilaté mon cœur* (Ps 118, 32), alors je pourrais peut-être moi aussi lui offrir une place au-dedans de moi : si pas l'espace d'une « grande salle toute prête » où il pourrait s'attabler avec ses disciples, du moins un endroit où reposer la tête. C'est de bien loin que je regarde vers ces bienheureux dont le Seigneur dit : *J'habiterai en eux, je me promènerai en eux* (2 Co 6, 16).

10.1 Quel espace pour une telle âme, et quel privilège ! Être trouvée digne de recevoir en soi la présence de Dieu et se trouver assez spacieuse pour l'accueillir ! Et que dire de l'âme qui peut même offrir un promenoir assez vaste pour que le Seigneur de majesté y déploie son action !

Les conditions de ce bonheur

10.2 Une telle âme assurément n'est pas entravée par les affaires extérieures ou les soucis de ce monde, elle n'est pas esclave du ventre ou de la luxure, elle n'est pas avide de tout voir, ni affamée de domination, ni gonflée d'orgueil par le pouvoir. Car la première condition pour devenir le ciel et l'habitation de Dieu, c'est que l'âme soit vide de tout cela. Sinon, comment pourrait-elle se trouver libre et contempler Dieu (Ps 45, 11) ? Il faut encore qu'elle ne cède en rien à la haine, à l'envie, à la rancœur, car *la Sagesse ne peut entrer dans une âme qui rumine le mal* (Sg 1, 4).

10.3 Il est nécessaire ensuite que l'âme grandisse et se dilate, pour être capable de Dieu. Son ampleur, c'est son amour, selon ce mot de l'Apôtre : *Dilatez-vous dans la charité* (2 Co 6, 13). Car si

² Face au bonheur évoqué, je risque de me replier sur moi, dans la tristesse de me trouver incapable de ce bonheur que l'on a fait miroiter sous mes yeux. Le travail de Bernard en ce texte (§ 9, 2 et 3) consistera à faire que le lecteur ose croire qu'il peut « lui aussi » (cf. la répétition de l'adverbe aussi) devenir lieu d'habitation pour le Seigneur. Certes, il en est indigne, il est « incapable » de Dieu, mais la grâce peut le rendre digne et capable.

l'âme, étant esprit, n'a pas de dimension spatiale, cependant la grâce lui confère ce que lui refuse la nature. Oui, l'âme grandit et s'étend, mais spirituellement ; elle grandit, non pas matériellement mais moralement ; elle grandit, oui, mais en gloire ; elle grandit et elle progresse³ jusqu'à parvenir à *l'état d'homme accompli, à la taille du Christ dans sa plénitude* (Ep 4, 13) ; elle grandit également jusqu'à devenir *un temple saint dans le Seigneur* (2 Co 6, 16).

10.4 La grandeur de chaque âme se juge donc à la mesure de son amour. Ainsi, par exemple, celle qui aime beaucoup est grande, celle qui aime peu est petite, mais celle qui n'aime pas n'est rien. Selon le mot de Paul, *si je n'ai pas la charité, je ne suis rien* (1 Co 13, 12).

1^{ère} étape : la loi du donnant, donnant

10.5 Si donc une âme a quelque peu commencé à aimer⁴, si elle a souci d'aimer au moins ceux qui l'aiment et de saluer ne fût-ce que ses frères et ceux qui la saluent, déjà je ne dirais plus que cette âme n'est rien, puisqu'elle exerce au moins un certain amour social, selon la logique du donnant, donnant. Cependant, comme le dit le Seigneur, *que fait-elle là d'extraordinaire* (Mt 5, 47) ? Cette âme que je vois si limitée en son amour, je ne la juge ni spacieuse, ni grande, mais étroite et limitée.

2^e étape : un amour universel

11.1 Pourtant, si elle se met à grandir et à progresser, au point que, dépassant les limites de cet amour étroit que régissent les liens naturels, elle pénètre avec une totale liberté spirituelle dans les vastes étendues de la bonté gratuite, si elle en vient à ouvrir largement le giron de sa générosité et cherche à s'étendre vers tout homme proche, *aimant chacun comme elle-même* (Mt 19, 19), alors as-tu encore le droit de lui demander, à elle qui se montre si large : *que fais-tu d'extraordinaire*⁵ ?

³ La loi de la progression se trouve au cœur de la pédagogie spirituelle de Bernard. Sans cesse il y revient, par exemple la *lettre* 91, 3 : « Ou bien tu montes ou bien tu descends : si tu essaies de faire du sur-place tu tombes, c'est inéluctable. Assurément il n'est point bon l'homme qui ne désire être meilleur. Et dès que tu commences à ne plus vouloir devenir meilleur, aussitôt tu cesses même d'être bon. »

⁴ Dans le texte latin, les trois étapes de croissance dans l'amour sont clairement marquées, avec une précision que les traductions ne permettent guère de retrouver : chacune des étapes est introduite par une proposition conditionnelle : *quod si* (10, 5) ; *at si* (11, 1) ; *verum si* (11, 2). Et dans chaque proposition principale, on trouve l'adverbe de temps *iam* (déjà, désormais, alors), qui souligne le stade où l'on est arrivé ; parfois c'est renforcé encore par l'adverbe *tunc* (alors) (deux fois en 11, 2).

⁵ Mt 5, 47 dans la traduction de la TOB. On pourrait traduire aussi : « que fais-tu là de remarquable ? que fais-tu là qui dépasse ce que tout le monde peut faire, même les païens ? » Les exégètes ont fait remarquer la loi d'excès, la loi de « surpassement » qui

Cette âme, je l'affirme, a élargi les espaces de sa charité, et elle y accueille tous les hommes ; oui, tous, même ceux-là vis-à-vis de qui elle sait bien que nul lien de parenté ne l'oblige, nul espoir de récompense ne l'attire, nulle obligation de réciprocité ne s'impose, nulle dette enfin ne la contraint, si ce n'est celle dont il est dit : *N'ayez de dette envers personne, sinon celle de vous aimer les uns les autres* (Rm 13, 8).

3^e étape : l'amour même des ennemis

11.2 Mais tu peux aller plus loin encore, chercher à faire violence au royaume de la charité (Mt 11, 12) et pénétrer en doux envahisseur jusqu'en ses derniers confins : tu estimes n'avoir pas à fermer même à tes ennemis les entrailles de ta bonté (1 Jn 3, 17), tu fais du bien également à ceux qui te haïssent, tu pries aussi pour ceux-là qui te persécutent et te calomnient, et encore tu t'efforces de *vivre en paix même parmi ceux qui détestent la paix* (Ps 119, 7).

Alors vraiment ton âme s'étend à la mesure même du ciel, elle en a la largeur, elle en a la hauteur, et elle lui est semblable par la beauté. Alors enfin se trouve réalisée en elle cette parole : *Il déploie le ciel et l'étend comme une peau* (Ps 103, 2). Voici que désormais dans l'espace de ce ciel étonnant de largeur, de hauteur et de beauté, vient avec courtoisie habiter le Dieu très haut, le Dieu très grand, le Dieu de gloire ! Plus encore, il s'y promène au large (2 Co 6, 16) !

*
* *

Bernard, on le voit, ne travaille pas en exégète, qui s'efforcerait d'expliquer, mais en poète, exploitant une image symbolique et concentrant autour d'elle nombre d'harmoniques bibliques. Travail non d'information ou de démonstration, mais de formation. La visée de l'écrivain est de « former » le lecteur, au sens fort de ce mot dans la culture monastique, c'est-à-dire de le « trans-former », et pour y atteindre il fait confiance à la force inductive du texte.

En guise de conclusion, je voudrais citer une formule de Bernard qui en quelques mots donne une vue synthétique et simple de sa vision de l'existence chrétienne. La voici d'abord en latin, avec une traduction littérale :

structure le sermon sur la montagne et qui est proprement la loi du royaume ouvert par Jésus. Dans le texte grec de l'évangile, nous trouvons deux fois la question « *ti perisson ?* » (5, 20 et 5, 47). Remarquable est le fait que saint Bernard rejoigne ainsi du dedans, par intuition, ce ressort profond du texte évangélique.

Amati amamus. Amantes amplius meremur amari⁶.

Aimés, nous aimons. Aimant, nous méritons d'être aimés davantage.

Entendons dans le texte original l'allitération des « m » et des « a », (nous ne sommes pas loin de 'miam, miam') qui donne à savourer, à goûter la douceur de l'amour. Je proposerais ces traductions en forme de paraphrases : « Aimés que nous sommes, nous aimons. Exerçant l'amour, nous méritons d'être aimés davantage. » Ou encore : « Découvrant que nous sommes aimés, nous nous mettons à aimer. Grandissant dans la pratique de l'amour, nous en recevons d'être aimés davantage. » Bernard suggère ainsi la dialectique entre l'amour premier, reçu, et l'amour donné, exercé, en réponse à cet amour premier. Dialectique qui engendre une croissance, un *amplius* sans fin : je suis aimé, donc j'aime ; et dans la mesure où j'aime, je reçois d'être aimé davantage. Ou pour le dire encore autrement : je fais l'expérience d'un amour premier. En conséquence je me mets à aimer. J'entre ainsi davantage dans le royaume de l'amour.

Ce que nous trouvons exprimé en un autre langage par Yves Cattin :

Pour Anselme et Bernard, l'homme n'est pas d'abord un être pensant et raisonnable, un *cogito*, mais un être aimant, ou plutôt une existence aimante. L'*ego* n'est donc pas un *ego cogito* mais un *ego amo* et plus originellement dans la foi chrétienne un *ego amatus* : l'être qui aime est d'abord un être aimé, porté par la bienveillance miséricordieuse de Dieu qui le crée et le recrée. Bernard, encore plus clairement qu'Anselme, souligne la prévenance de l'amour de Dieu, « qui nous a aimés le premier ». De cet amour premier de Dieu, naît le devoir d'aimer que porte le désir amoureux et qui définit la tâche de l'homme. Parce que j'existe en tant qu'aimé, je dois être (ce que je suis) en tant qu'aimant. Et toute mon histoire devient une histoire d'amour. [...] *Si je suis en tant qu'aimé et en tant qu'aimant, si mon être se définit essentiellement comme l'œuvre d'un amour, alors j'existe pour aimer, ma liberté est faite pour l'amour, et j'aime pour être*⁷.

Ne pourrions-nous résumer Bernard par cette formule lapidaire : J'aime, donc je suis ? Ou mieux encore : Je suis aimé, donc je suis.

B.-J. S.

⁶ Lettre 107, 8.

⁷ Yves CATTIN, « L'Amour exilé. Saint Anselme et saint Bernard (II) », dans *Collectanea Cisterciensia* 52 (1990), p. 281-282.